

## L'écriture ne comble pas un vide

Patrick Imbert

Numéro 50, janvier 1989

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/43133ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)

1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Imbert, P. (1989). L'écriture ne comble pas un vide. *Liaison*, (50), 48–48.

## L'écriture ne comble pas un vide



Prendre la parole! Comme si elle n'était pas prise tous les jours même si, tous les jours aussi, le français semble disparu. C'est ce que l'on voyait récemment dans un dépliant d'Election Canada, presque tout en anglais, où le français avait droit à quatre lignes au-dessus du chinois, de l'espagnol, de l'arabe, de l'allemand, etc. Autrement dit, votez avec un x, mais votez. Prendre la parole, comme le soulignait récemment François Paré, ne veut pas dire se substituer à la parole des autres, à la parole de tous. Écrire n'a rien à faire avec le mythe, courant durant les années 1960, de l'écrivain qui était censé représenter la collectivité silencieuse.

La collectivité n'est pas silencieuse. Ce ne sont pas les publicités « Chrysler-Mitsubishi » où on voit un directeur anglophone parler à un employé francophone sale, très peu éduqué et s'exprimant très mal, qui nous convaincront du contraire. La collectivité n'est pas silencieuse et ce mythe, s'il était repris n'aurait pour effet, peut-être, que de la pousser au silence ou, en tout cas, de faire croire qu'elle est silencieuse.

L'écriture ne se substitue pas, ne comble pas un vide. Au contraire. Les écrivains produisent, écrivent, montent des pièces de théâtre lorsque le milieu est dynamique, lorsque la communauté s'affirme, lorsque ses membres sont résolument tournés vers le savoir, la littérature, la science.

Le poète « phare » romantique et post-romantique qui parle au nom de... est dépassé. Les créateurs, écrivains, artistes, chercheurs, organisateurs font partie de ce tout qui, au jour le jour, prend sa place dans le concert ou la concurrence des individus et des collectivités participant à l'effort international de l'accumulation économique, de la production, de l'organisation des services, de la créativité. En ce sens, l'écrivain participe à ce mouvement dans la multiplicité des choix.

Écrire, alors, n'a rien d'une inspiration ésotérique menant à la constitution d'une mini-oligarchie intellectuelle qui afficherait son désarroi en s'appuyant sur les demandes des institutions scolaires ou gouvernementales et qui finirait par s'autocensurer. Dans ce cas, peut-être, ce groupe ne créerait pas un public, il se couperait de la communauté, il ne parviendrait pas à imaginer jusqu'où il est possible d'aller trop loin.

Une collectivité qui a des traditions n'est pas muette. Une collectivité qui, de plus, change et s'inscrit dans le grand mouvement de l'américanité, sa multiplicité, son goût pour l'évolution, non plus. Dans ce cadre, la collectivité, tout en gardant ses particularités linguistiques et culturelles, se place aussi au niveau du changement. Cette dialectique du nouveau et du permanent est bien envisagée par deux de nos écrivains.

Dans *L'Appassionata*, Lucille Roy souligne la dynamique du désir, désir d'explorer le nouveau, la jouissance de l'écriture. Ce désir, qui peut se réaliser dans un cadre qui n'est pas nécessairement représenté par une ville ou un paysage ontarien, manifeste l'épanouissement dans et par la langue. Elle a l'art de cerner les dimensions inconscientes et subliminales de la langue. Gilles Lacombe, quant à lui, ouvre, par le titre même de son texte *Tanguer*, tout un programme. Dans ce chef-d'œuvre, le jeu, l'humour, la passion et le changement traversent les frontières pour rejoindre une exigence profonde de création en accord avec la latinité et ses découvertes excessives.

L'écriture qui ne se soumet pas mais qui crée son public, car elle va à la rencontre de ce qui se dit déjà, de ce qui se vit déjà, comme aspiration ou comme réalité, est un des aspects positifs de la création. Cela est d'autant plus vrai pour une société comme la nôtre qui, comme la plupart des sociétés occidentales, s'engage dans des mutations profondes et permanentes.

On écrit donc pour pouvoir supporter l'absence de ce qui n'a pas été vécu, pour ce qui a été commencé mais pas mené à terme. On écrit aussi pour avoir lieu, pour comprendre ou ressentir qu'il est possible d'aller jusqu'au bout. Pour l'intensité hyper-réaliste de l'inachèvement. Car rien n'est jamais fini.